

JULES LAFORGUE

PENSEES ET PARADOXES (MELANGES POSTHUMES)

Je voudrais trouver des pensées belles comme des regards. Malheureusement ma nature répugne au mensonge, qu'il doive être bleu ou noir.

J. L.

Mes livres. — Œuvre de littérature et œuvre de prophète des temps nouveaux. Un volume de vers que j'appelle philosophiques. Sans prétention. Naïvement. Je croyais. Puis, brusque déchirement. Deux ans de solitude dans les bibliothèques, sans amour, sans amis, la peur de la mort. Des nuits à méditer dans une atmosphère de Sinaï. Alors je m'étonne que les philosophes qui exécutent quotidiennement l'idée de la justice, les idoles religieuses, et métaphysiques, et morales soient si peu émus, à croire qu'ils ne sont pas persuadés de l'existence de ces choses.

Puis, étonnement qu'il y ait dans notre génération de poètes si peu qui aient fait ce livre. Leconte de Lisle pas assez humain, trop élevé au sens bourgeois, Cazalis trop dilettante, Mme Ackermann pas assez artiste, pas assez fouillée, Sully-Prudhomme trop froid, trop technique, et les autres l'accidentel, seulement. Et alors je fais naïvement ce livre — cinq parties — Lamma sabachtani, Angoisses, Les poèmes de la mort, Les poèmes du spleen.

Résignations : l'histoire, le journal d'un parisien de 1880, qui souffre, doute et arrive au néant et cela dans le décor parisien, les couchants, la Seine, les averses, les pavés gras, les Jablochkoff, et cela dans une langue d'artiste, fouillée et moderne, sans souci des codes du goût, sans crainte du cru, du forcené, des dévergondages cosmologiques, du grotesque, etc.

Ce livre sera intitulé : *Le Sanglot de la terre*.

Première partie : ce seront les sanglots de la pensée, du cerveau, de la conscience de la terre. Un second volume où je concentrerai toute la misère, toute l'ordure de la planète dans l'innocence des cieux, les bacchanales de l'histoire, les splendeurs de l'Asie, les orgues de barbarie de Paris, le carnaval des Olympes, la Morgue, le Musée Dupuytren, l'hôpital, l'amour, l'alcool, le spleen, les massacres, les Thébaïdes, la folie, la Salpêtrière.

Puis un roman, tout d'analyses et de notules psychologiques. Un personnage et quelques comparses. C'est une autobiographie de mon organisme, de ma pensée, transportée à un peintre, à une vie, à des ambitions de peintre, mais un peintre penseur, Chenavard pessimiste et macabre. Un raté de génie. Et vierge, qui rêve quatre grandes fresques : l'épopée de l'humanité, la danse macabre des derniers temps de la planète, les trois stades de l'Illusion. Vie malheureuse, pauvre, sans amour, spleen, tristesse incurable de la vie et de ses saletés, s'analyse pour se trouver des symptômes de folie et finit par le suicide.

Et alors mon grand livre de prophétie, la Bible nouvelle qui va faire déserter les cités. La vanité de tout, le déchirement de l'Illusion, l'Angoisse des temps, le renoncement, l'Inutilité de l'Univers, la misère et l'ordure de la terre perdue dans les vertiges d'apothéoses éternelles de soleils.

On désertera les cités, les hommes s'embrasseront, on ira sur les promontoires vivre dans la cendre, tout à la contemplation des cieux infinis, tout au renoncement. On organisera des Concerts infinis d'orgues vastes comme des montagnes qui souffleront des ouragans de lamentations avec leurs tuyaux montant, énormes comme des tours, dans les nuées qui courront, bousculées par ces lamentations. Et la planète en deuil laissera dans l'azur comme un sillage de lamentations.

Le Sage de l'humanité nouvelle. Catéchisme pessimiste. — Absurdité des remèdes. Deux solutions proposées : Bouddha, l'Inde vénérable — Schopenhauer, Hartmann.

Pas de remède absolu, universel, qui supprime le mal universel. Rêves de dilettantes : l'atrophie du vouloir, l'insaisissable présent partout sous les mille variétés de l'illusion, désir, appétit sexuel, etc.

Jamais on n'atteindra l'essence même de la Volonté, le principe mystérieux, insaisissable qui circule partout. Il faut se contenter du suicide matériel et du renoncement.

Tuez votre existence individuelle, matériellement ou intellectuellement mais ne songez pas à tuer le Vouloir universel. Travaillez à l'art et à la science, multiplication des moyens d'extase, de contemplation, la seule trêve au supplice de l'Etre.

Le grand bienfait des religions est d'avoir bercé la douleur et les effrois de l'homme d'un au-delà d'éternelle douceur. Aujourd'hui, qu'on y fasse attention, cet espoir s'en va, on ne croit plus. Cela peut amener la révolte des malheureux, tous les bouleversements. Il faut se hâter de multiplier le remède du renoncement, entretenir l'homme de l'éternel pour qu'il ne fasse pas attention à sa misère éphémère.

Par la contemplation sereine, esthétique, scientifique ou philosophique (ces deux dernières sont les plus sûres de quiétude) on échappe à soi, on est affranchi pour un instant du Temps, de l'Espace et des Nombres, on meurt à la conscience de son individualité, on monte, on atteint à la grande Liberté : — sortir de l'Illusoire.

Le vouloir objectivé et vivant par chaque individu : une chaîne. On tue pour un moment le vouloir individualisé qui est en nous. On meurt au vouloir. Le vouloir est souffrance ; trêve à la souffrance, non-être, Dieu.

Il n'y a pas de pauvre ni de riche, de phtisique, ni d'hypertrophique, de soucis, d'estomac, ni d'esclave du génie de l'Espèce, de cerveaux en mal d'absolu, d'extase, de Dieu.

Ce remède, je ne le sais que trop, ne peut être, du moins encore, qu'à la portée d'une élite. Pour les autres, la charité, l'amour, l'instruction, l'émancipation, maintenir doucement dans l'illusion, ne provoquer le déchirement que lorsqu'on sait que l'individu peut être mûr pour cet état et peut arriver au renoncement.

Avant d'arriver au renoncement, il faut souffrir au moins deux ans : jeûner, souffrir de la continence, saigner de pitié et d'amour universel, visiter les hôpitaux, toutes les maladies hideuses ou tristes, toutes les saletés, se pénétrer de l'histoire générale et minutieuse, en se

disant que cela est réel, que ces milliards d'individus avaient des cœurs, des sens, des aspirations au bonheur ; la lire avec sympathie (le premier don du sage) comme Carlyle ou Michelet.

Voir toute la douleur de la planète, éphémère et perdue dans l'universel des cieux éternels, inutile, sans but et sans témoin, se pénétrer de l'inutilité du Mal et de la vanité de tout, de la Réalité universelle. Désirer l'Illusion. Arrivés là, les uns jouissent, hommes par excellence, ou ont recours au suicide matériel ; les autres, sages, philosophes, artistes, curieux, vivront et arriveront au renoncement. Nous laissons les indifférents de côté comme des cailloux, les félicitant de leur grâce d'état, en passant. Pitié, sans oublier que le plus haut degré de souffrance est au plus haut degré de sensibilité.

Arrivé au renoncement, le sage devra éviter le grand écueil : se cristalliser dans son égoïsme d'émancipé de l'Univers. Il devra jeûner, observer une rigoureuse continence, travailler, partager son cœur, saigner pour toute l'Humanité. A certaines heures, méditation : se représenter vivement par l'imagination toutes les souffrances qui crient en ce moment sur la terre.

Résignons-nous à ne rien savoir, à ne rien pouvoir sur l'essence universelle, sur la nécessité ; résignons-nous à nos misères, soulageons-les comme nous pourrons, et arrivons au renoncement par la conscience de la vanité éphémère de notre planète et la contemplation de l'affolement solennel, universel, éternel et sans cœur des torrents d'étoiles.

Le bonheur. — Le bonheur — tous nous le voyons réellement dans l'avenir et nous en rappelons réellement des échappées dans le passé, on n'a jamais entendu personne, nul n'a jamais pu se dire : « le voici, j'en ai, en ce moment dans le présent ». C'est le contraire de la sensation de vivre. Et en fin de compte nous n'aurons pas été heureux ; nous n'aurons pas vécu.

Le point culminant. — Nous n'avons pas, même malades, c'est-à-dire par définition en voie de mourir, la moindre idée du temps qui nous reste à vivre. Et cependant, il est certain que notre fond inconscient en a le sentiment, et cela depuis notre premier jour, puisque tout est fixé d'avance, et pour cette conscience qui veille et sait, notre existence se divise en deux moitiés : celle où elle voit l'avenir, celle où elle a une moitié de passé — Oh ! le jour, l'heure summum de cette moitié !

Que chacun de nous songe aux êtres chers et connus près, et fasse le calcul et cherche ce qui se passa le jour où il eut sa moitié, le sommet — il verra !

Le choix de la vie (nirvanâh ou amour). — En fait de religion, de vie organisée, systématique, il n'y a de choix qu'entre deux : ou bien vous vous levez le néant, le repos — ou la vie. Le Repos — ou la bataille aveugle, substratum du Progrès indéfini sans but ni sanction, par la vertu de la Sélection naturelle. Si votre religion est le néant, la voie est toute ! tracée, — nirvana — opium de la marmotte — suicide — Platon Karataïeff. — Si votre religion veut la vie, elle doit avant tout prendre son centre, sa clef, sa lumière dans ce qui est l'essence de la vie, de sa continuation — etc. : l'amour des sexes.

Or l'amour est chose inconsciente, universellement imprévue et inenregistrable en tragique, seconde vue, etc.. Donc laissez le faire, laissez le passer; l'Amour inconscient souffle où il veut, « Aimez et laissez faire le reste. »

Peur et respect de la mort. — Cette frousse réflexe, devant la Mort — qui fait que nous sanglotons, secoués de pardons, devant un ennemi agonisant, que nous trouvons génial un artiste qui vient de trépasser, et notre mère une sainte, etc. — Quand est-ce que nous nous montrerons adéquats à la valeur des phénomènes, et vivrons-nous justes de ton ?

La pensée de la mort et la vie courante. — Je cesserai de vivre : aussi carrément que ce moustique qui vient de se brûler à ma lampe,
Aussi à mon tour que ma mère,
Aussi à mon tour que mon père.

Je cesserai de vivre aussi carrément que vient de commencer à vivre ma nièce Juliette née la nuit dernière.

— C'est étonnant comme ça me laisse froid.

Cent cinquante francs pour payer mon terme demain me toucheraient davantage.

Ce qui prouve que la créature humaine a beau se monter le coup, elle est organisée pour le bonheur, d'autres disent l'Illusion.

Quoi qu'il en soit, O Maïa, Tout pour toi, Alléluia !

L'ennui. — L'action est le débouché naturel de l'être. — Le rêve, même non teinté d'espérance, est encore de l'action. — Mais quand tout vous répugne excepté vous pelotonner en vous-même un dimanche, en écoutant le bruit de la rue (gens revenant de vêpres !) et que pelotonnés en vous-mêmes, vous n'avez plus de vie que pour ne pas voir le seul hôte que vous y trouvez c'est-à-dire la Mort... alors c'est l'ennui. Nous n'avons pas de goût à vivre — et nous ne pouvons pas vivre de l'idée de la mort, bavarder avec cette idée, la considérer comme l'égale universelle de la vie en intérêt et distractions et même indigestions.

O Ennui ! cinquième saison ! steppes désertes comme le temps (la durée). — Horloge dans une gare déserte... Célibat irrémissible!

Le temps ! le temps ! et le reste est sillages...

O donjons de l'ennui, tout un monde dans la mousse des crêneaux.
Ennui, célibat de la Terre.

A la dérive. — S'abandonner à cette force unique, toujours veillante, à la grande vertu curative, inconsciente, maternelle, présente partout ! (voilà l'ange gardien détaché pour chacun de nous du grand ange de l'Histoire et délégué de l'évolution terrestre détaché lui-même de celui de l'univers) qui fait tout sans bruit, qui m'a fait croître selon un certain type élu au moral et en forme, qui me guide, me suggère des instincts inconnus et précieux qui nous sauvent, raccommode ma chair quand je me suis blessé, qui présida aux unions bien trouvées de tous mes descendants en vue de moi, qui donna le divin amour maternel à maman, qui me poussa à la puberté vers la jeune fille adorable, élue, me donna le sens esthétique, la moralité, l'harmonie préétablie, me garde mélancolique et attendri le long de la vie parmi les loups, et enfin qui m'a en si spéciale dilection, moi pourtant si jeune, qu'elle m'a permis de la contempler, qu'elle a soulevé un peu son voile et s'est distraite de son Œuvre éternel et infini pour se donner spontanément ! à moi, atome et minute et dans ce baiser de la bonne Loi m'a

ravi du monde de la réflexion, du raisonnement, du calcul, des préméditations pour l'en allé à la dérive sur les Jourdain s de l'Inconscient où fleurissent les lotus de la Vraie moralité.

Fatalisme. — Comme on est bien, quel état délicieux d'existence, quand on s'est bien pénétré de la nécessité de la Fatalité universelle et minutieuse, inexorable, sans entrailles, torrent souverain des soleils, des choses, des idées, des êtres, des sentiments, des effets et des causes, étouffant sans les entendre, sans conscience sous sa clameur unique et souveraine, les plaintes de l'individu éphémère.

— Berce-moi, roule-moi, vaste fatalité ! — On se laisse aller. — Votre mère meurt, vous perdez au jeu, un ami vous lâche, une femme vous accable de son indifférence, etc., vous tombez malade, la mort, est là peut-être. Tout est écrit, — à quoi bon se remuer? —Toutes vos joies, toutes vos peines, toutes vos actions, votre santé, vos chances, tout cela sera déterminé par des causes, des circonstances. L'armée des circonstances est en marche à travers la vie ; me heurter ai-je à des circonstances défavorables, saurai-je m'emboiter aux circonstances favorables ? — Rien ne dépend de moi, tout est écrit, je me laisse aller. — Je suis un brin d'herbe dans un torrent qui roule des quartiers de rocs, des arbres, des troupeaux, des toitures, etc.. Je suis l'atome dans l'infini, l'atome dans l'éternel, le soupir dans l'ouragan déchaîné, une force équivalente à un souille dans les puissances formidablement brutales du mécanisme universel. — Je ne suis rien. — Je me laisse porter, — rien ne m'étonne.

Incertitude. — C'était un caractère cousu d'incertitudes. Il ne se décidait jamais. Ira, ira pas. L'aimera, l'aimera pas. Ceci est sans doute la marque d'une organisation supérieure, d'un être qui, dédomestiqué des ambiances, n'est influencé en aucun sens, ne se décide à rien et est, par conséquent, un être sur le seuil du libre arbitre.

Le mal, destinée du monde. — Une preuve que le Mal est, plutôt que le Bien, la destinée de notre monde, c'est que le bien ne se montre que par l'effort (la douleur) vers le bien, tandis que le mal arrive tout seul et le plus souvent malgré les efforts pour le prévenir. Et quand le mal et le bien se sont produits, le bien s'en va si l'on cesse un moment de l'activer, tandis que le mal est indéracinable, s'accroît si on ne le combat pas (pour l'atténuer, l'enrayer) et submerge tout — Ce monde est destiné au mal et il régnerait absolument sans la lutte incessante de l'homme, il se développerait suivant sa fatalité éternelle. Le bien est un accident produit à grand peine par l'homme et il est si peu fait pour vivre, pour régner, qu'il disparaît aussitôt, dès qu'on ne l'entretient pas. — Un mot d'une femme célèbre (?) : *Que de peine pour avoir un peu de plaisir !* — Réflexion : Dès qu'un homme cesse d'emplir son estomac il ne peut plus penser, être vertueux, avoir de grandes conceptions, s'élever à l'idéal — Et il n'a pas besoin de penser pour manger. Si l'on ne mangeait pas, on ne penserait pas, mais l'on peut manger sans qu'il soit nécessaire pour cela de penser. — Cela ne prouve-t-il pas quelque chose ? Que la raison ne gouverne pas le monde ?

Solitude de la vie. — Aux Indifférents.

Un homme pendant son sommeil est transporté rapidement dans une île au milieu de la mer vaste, sous le grand ciel, seul. Le lendemain il se réveille, il se voit seul, sous le ciel au milieu de la mer bleue... Il se demande avec angoisse : où suis-je ? il court, il cherche, il réfléchit, il n'a pas de repos qu'il ne sache où il est.

Eh bien, l'homme naît, grandit; il regarde, il se trouve sur un îlot isolé dans l'azur et emporté : cependant, il vit, mange, se reproduit, etc., et meurt, sans se demander : où suis-je ? sans s'étonner de rien.

Je vais souvent dans le monde — J'ai observé des dizaines de jeunes filles en toilette, en beauté, en leur mieux — J'en compte bien cinq, six, qui m'ont paru idéales, uniques, inaccessibles. Eh bien ! ceci va paraître un pavé d'une naïveté colossale — mais j'avais un critérium infaillible, une pierre de touche divine pour savoir si tout cela n'était que faux dehors dont elles n'étaient ni dignes ni responsables. — Je ne suis point un jeune homme beau, ni remarquable d'aspect sous aucun rapport, je ne m'étais pas ni comme manières ni comme conversation, je suis même un peu ours, et je ne m'amuse pas à rencontrer et à intriguer des regards de jeunes filles. En somme je ne suis pas remarquable ni ne fais quoi que ce soit pour être remarqué — pour qu'on me distingue il faut avoir la vue profonde, s'ennuyer des majorités, et me chercher... Eh bien ! si la jeune fille en question après avoir vu mon air et entendu ma voix ne devine pas que je suis moi, c'est que c'était une fausse alerte et qu'elle n'est pas elle. Si on ne saisit pas, tant pis.

Mélancolie atavique au crépuscule. — Ce sentiment de mélancolie qui nous prend au crépuscule, — surtout en pleins champs c'est-à-dire avec pas sous les yeux et à nos côtés les bruits rassurants de la ville, de la tribu sociale.

L'atavisme de ce sentiment qui fut le plus fort, de l'homme primitif notre ancêtre — le sentiment de faiblesse devant le jour qui s'en va, de l'être nu qui a traqué et a été traqué tout le jour, et que l'obscurité éprouve et envisionne.

Aujourd'hui c'est l'antique sentiment d'effroi, de faiblesse, de créature dépendante de quelque chose de plus fort là-haut : la lumière, la nuit — et la nuit est le frère (alléchant, transitionnel) de la mort — ce mystère. — C'est l'effroi qui, mêlé à l'autre sentiment de la sécurité sociale et du savoir du fond de ces choses, se change en douce mélancolie.

Le lit. — Heureux ceux qui jouissent du lit, qui peuvent abandonner leur corps éreinté dans la fraîcheur des draps, qui dorment, qui rêvent éveillés des rêves d'amour, de gloire, de fortune, de vengeance. — Mais celui qui est seul, qui souffre, qui songe à la mort, bourré d'angoisse ! — et qui se lève à deux heures, qui s'en va par les rues aux maisons endormies, sur les quais, sur les ponts, qui pleure dans la Seine et qui fait se retourner les débauchés aux blêmes paupières lourdes ! Heureux qui peut jouir de son lit !

Route abandonnée. — Tu n'es plus là. Et je suis comme une route désertée depuis l'inauguration du grand chemin à côté plus coupant court et plus propre, et qui n'a plus dans ses ennuis que le bonheur des ornières laissées dans sa peau tendre, mais que les averses et le temps auront bientôt effacées. — Ah ! puisque nul ne veut plus rouler sur moi, que les ronces et les haies de mes marges m'envahissent, luxurient et s'inextriequent et que je vive des petits bonheurs des feuilles, des sarments, des fourmis et des larves.

Rêve d'écriture. — Ecrire une prose très claire, très simple (mais gardant toutes ses richesses), contournée non péniblement mais naïvement, du français d'Africaine géniale, du français de Christ. Et y ajouter par des images hors de notre répertoire français, tout en restant directement humaines. Des images d'un Gaspard Hauser qui n'a pas fait ses classes mais a été au fond de la mort, a fait de la botanique naturelle, est familier avec les ciels et les astres, et les animaux, et les couleurs, et les rues, et les choses bonnes comme les gâteaux, le tabac, les baisers, l'amour.